

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 40

Artikel: La saison théâtrale
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214991>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le régent se souvient à temps qu'il possède une boussole. Le capitaine en a aussi une petite sur l'étui de ses jumelles. Tous deux, cette fois, prennent la direction de la troupe. L'orientation de Zermatt étant connue, c'est l'aiguille aimée qui nous sert de guide.

Cette fois, si le chemin est toujours mauvais, la direction est sûre ; chacun reprend courage. Les éboulis dans les crevasses se font plus rares, le temps commence à se lever, la rafale cesse, enfin le soleil finit par percer le voile épais qui nous enveloppe. La moraine est atteinte ; il en est temps, car nous sommes fourbus.

Dénormes glaçons pendent aux moustaches et au bord des chapeaux. Ces stalactites d'un nouveau genre nous donnent l'air d'animaux antédiluviens. Il faudrait un photographe pour saisir ce tableau étrange.

La corde est enlevée, chacun reprend sa liberté avec un soupçon de soulagement. C'est alors que le titre du charpentier, charié depuis la veille, fait plaisir et remet le cœur au ventre.

Le temps est au beau cette fois, mais la tournée continue sur les sommets cachés toujours dans la brume. Ceux qui sont partis hier au Cervin ne doivent pas, à ces heures, être à noce : il se dresse, sinistre, tout près de nous, la cime enveloppée de nuages.

Nous venons de passer quelques heures inoubliables qui valent l'ascension la plus réussie. Nous avons pu juger, de visu, de la force d'un ouragan dans la haute montagne, tout en traversant un glacier dans les conditions les plus défavorables. Nous comprenons maintenant la fréquence des accidents, rendus plus nombreux encore par le manque de précautions des touristes. Souvent sans corde, sans vivres, sans guide surtout, mal protégés contre le froid, ils ne tardent pas à tomber dépuisement ou sont précipités dans des abîmes.

Grâce aux précautions prises au départ, nous avions certainement toutes les chances de sortir indemnes de ces aventures.

Cette fois la rentrée à Zermatt n'est plus qu'un jeu ; le soleil brille sur nos têtes, puis un bon repas, en compagnie de nos amis les Milanais, au bord d'une source, ne tarde pas à réconforter la colonne.

Ici nous attend une surprise. Sur les pentes qui nous entourent, le régent aperçoit tout à coup des milliers d'étoiles veloutées. Ce sont des edelweiss, les fleurs aimées et si rares de nos Alpes, celles pour qui tant de pauvres diables se sont déjà brisées les os. Elles foisonnent partout : il semble que la montagne veut nous récompenser des fatigues qu'elle nous a causées.

Aux appels du pédagogue, qui s'est déjà dégringolé le long des rochers, la troupe accourt. Chacun abandonne la table mise sur une pierre et le café qui fume pour se dévaler à son tour. Tous font une ample cueillette et ne quittent ces lieux qu'à regret. Plus tard, la vue d'un edelweiss, retrouvé en feuilletant un livre, nous rappellera cette joyeuse rencontre.

Deux heures plus tard, nous faisons une entrée solennelle à Zermatt. On a été, paraît-il, en souci sur notre compte, car une foule de touristes, ainsi que notre hôtesse du Buffet de la Gare, s'informent avec intérêt de notre voyage.

Le reste de la journée se passe à visiter la localité, en particulier le musée dans lequel M. Seiler a réuni toutes les épaves des catastrophes survenues dans la montagne. Rien n'est plus lugubre que cette collection de chaussures aux semelles arrachées, de cordes rompues, d'habits déchiquetés et ensanglantés. Les souliers de lord Douglas, le vainqueur, mais la première victime du Cervin, sont là, dans un état pitoyable : les semelles n'existent pour ainsi dire plus.

Non loin de là se trouve un jardin alpestre où croissent, à l'envi, les plantes les plus rares de nos montagnes. Dans un angle se dresse la statue, en marbre blanc, d'Alex. Seiler, le créateur de Zermatt.

Nous faisons une visite au troupeau de bouquetins acclimatés, dans un parc, au milieu duquel se dressent des rochers élevés. Ce sont des animaux remarquables, aux longues cornes qui leur recouvrent les reins ; les mâles surtout sont de toute beauté. Dans leur captivité, ils gardent leur instinct de grimpeurs : nous les voyons s'accrocher aux parois de leur cabane-abri et monter sur le toit pour aller manger, là-haut, l'herbe que leur apporte leur gardien, pour satisfaire cette manie.

Un autre parc renferme des chamois, mais la cage est vide depuis quelques jours. Ces animaux, profitant d'une minute d'inattention du surveillant, se sont enfuis vers les montagnes. La liberté, avec toutes ses privations, leur est encore préférable aux jouissances de Zermatt et aux gâteries de leurs visiteurs.

Dernière journée.

Tout près réside une forte colonie de marmottes ; elles viennent de se réveiller de leur léthargie et sont d'une gentillesse qui nous amuse. Tout à côté, sont des écureuils vivant en communauté avec une perdrix des neiges qui trône, avec la majesté d'une reine, au milieu de ses sujets agiles. Enfin, un aigle reste perché sur les branches d'un arole, les yeux tournés, avec mélancolie, dans la direction de la montagne.

La soirée se passe avec les Milanais, puis la fatigue nous oblige à regagner le logis. Pourtant le capitaine trouve moyen de nous brûler la politesse ; il s'en va courir le guilledou avec quelque beauté de l'endroit. Grand bien lui fasse ! nos lits ont pour nous plus d'attrait que le reste.

Le lendemain, changement de décor. Le temps s'est remis à la pluie, des brouillards couvrent la vallée. C'est le retour : aussi nous en prenons facilement notre parti.

Le déjeuner est servi et enlevé lestement. Une voiture fréttée d'avance nous emporte jusqu'à St-Nicolas, roués dans des couvertures et encapuchonnés dans nos manteaux.

Pourtant nous croisons des montagnards qui s'en vont à la messe, par une pluie battante. Les femmes relèvent leur robe jusque sous les bras pour se mettre plus à l'aise, elles pataugent dans la boue en arborant des cotillons décidément trop courts. « Ce n'est pas tout à fait ça ! » déclare le charpentier qui se scandalise de la chose. Il est vrai que c'est passablement grotesque de sans-gêne et de tourner.

A St-Nicolas, il faut mettre pied à terre. Il nous reste à descendre un sentier raboteux et peu visible parfois, long de vingt kilomètres, puisque la route se termine ici.

Tout va bien pendant une heure, malgré la pluie qui ne cesse de tomber. Mais notre sentier ne tarde pas à se perdre brusquement, au milieu d'une prairie, et au bord d'un précipice au fond duquel gronde la Vièze. Nous sommes dans un cul de sac. Que faire ? Revenir en arrière, il n'y faut pas songer, si nous voulons atteindre Vevey assez tôt pour le train. Mais le club n'est jamais embarrassé longtemps, une décision est vite prise. A une grande hauteur passe la voie ferrée : sans hésiter, nous voici grimpant, comme des chèvres, une pente recouverte de taillis, pour la rejoindre. Puis, après l'avoir suivie pendant un instant, une deuxième escalade, aussi raide que la première, nous permet de retrouver un chemin plus commode. Heureusement que nos jarrets sont aguerris et que la graisse ne nous gêne pas, car cette gymnastique n'aurait rien de bien agréable pour des poussins ou des ventrus.

Enfin voici Stalden ; nous y arrivons affamés. Nos habits se séchent tant bien que mal sur le corps, puis le soleil, qui se met de la partie, vient nous aider à finir ce travail.

Les nombreux biftecks que sort notre appareil de la profondeur de son sac, sont les bienvenus.

A l'entrée du village, nous assistons au chargement et au départ de la poste pour la vallée de Saas.

Ici, plus de diligence à cinq chevaux, avec un superbe postillon, claquant du fouet, perché sur le siège, mais toute une caravane de mulets. Chargés de colis volumineux et de sacs postaux, ils s'en vont, comme les chameaux du désert, les uns derrière les autres, à la file. En tête, marche un fonctionnaire postal, la sacoche en sautoir, puis, derrière chaque animal, un muletier, cramponné à la queue pour faire l'office de mécanique dans les descentes et pour se faire traîner, par la pauvre bête, dans les montées.

C'est un coup d'œil très pittoresque, mais il est probable que ce service postal doit être fort onéreux pour la Confédération. En somme, cela profite aux muletiers valaisans, il n'y a que demi-mal.

Avant de quitter l'hôtel où nous venons de prendre un copieux repas, les deux représentants de l'armée trouvent encore moyen de faire les yeux doux à une jeune servante ; heureusement le pédagogue, qui ne badine pas avec ces questions,

survient assez tôt pour les empêcher de causer trop de ravages dans le cœur de la pauvre, attirée surtout par les moustaches et le langage fleuri du capitaine.

Elle veut bien décorer tous les membres du club de ces superbes plumets dorés qui font la gloire du Valais.

Nous réintégrons cette fois la région de la vigne, la chaleur se fait sentir, chacun tire la langue. Les clochers de Vièze finissent par se montrer : un gai carillon en descend comme pour nous souhaiter la bienvenue.

Le charpentier nous cause encore un dernier émoi. Il trouve moyen, le misérable, d'aller se faire raser au moment où le train entre en gare. Il paraît que son peu de succès auprès de la jeune fille de Stalden, lui a donné cette lumineuse idée.

Le figaro de l'endroit, effrayé par la menace du charpentier, qui voulait lui casser les reins avec son piolet s'il lui faisait manquer le train, au risque de lui massacrer la figure, est assez leste pour l'opérer à temps.

Nous ne sommes pas seuls dans le compartiment où nous prenons place. Trois pochards sont ivres morts dans un coin. Ils ne tardent pas, par leurs œuvres nauséabondes, à encourir les reproches indignés du capitaine, qui les abreuve d'épithètes les plus malsonnantes et va chercher le conducteur du train.

Ce torrent d'injures, bien méritées du reste, finit par réveiller l'un d'entre eux et à déchaîner une altercation plus ou moins vive, fort comique pour les spectateurs. Cette prise de langue, agrémentée parfois de bousrades, nous occupe jusqu'à Vevey, où nous devons descendre.

Les pochards continuent leur voyage en nous décochant, par la portière, un superbe pied de nez, auquel répond le capitaine par un geste encore moins flatteur.

Encore quelques instants et nous allons revoir nos familles. Bientôt le Vevey-Chevres, puis ensuite le Métropolitain broyard, nous entraînent à toute vapeur dans nos pénates.

Avant d'atteindre le but de son voyage, le club se disloque, chacun reprenant sa liberté avec plus ou moins de mélancolie. Ils ont été si doux ces trois jours de ballade, malgré les péripéties non prévues dans le programme.

Cette fois la course est terminée. Les membres du Club des Intrépides ont repris, à Tuareville et ses environs, leur tâche journalière, en gardant au cœur le souvenir de leurs aventures.

Leur but n'a pas été de chercher à la montagne l'occasion de faire des prouesses et d'accomplir une mirifique ascension, mais bien plutôt celui d'obtenir des joies un peu différentes de celles que l'on trouve ordinairement autour de soi, d'apprendre à aimer son pays et de consacrer son argent à des plaisirs qui ne laissent après eux ni tristesses, ni regrets.

Dans ces sentiments, ils ont pu se plier à toutes les circonstances, de temps et autres, et rapporter un souvenir délicieux de leur excursion.

Pour des campagnards sédentaires, forcément attachés au sol qui les a vu naître, de mœurs paisibles et austères, ces distractions peuvent seules convenir à leur caractère.

FIN

LA SAISON THÉATRALE

Grand Théâtre. — C'est donc jeudi prochain 9 octobre que s'ouvrira, sous la nouvelle direction de M. Paul Tapie, la saison de comédie 1919-1920. M. Tapie est bien trop connu à Lausanne pour qu'il soit besoin de rappeler que sa présence à la direction de notre scène est un gage sûr que celle-ci maintiendra et développera l'excellente réputation qu'elle a acquise et qui en font l'une des premières de province. Le répertoire de la nouvelle saison est de nature à satisfaire pleinement tous les goûts et la troupe répondra, on l'assure, aux exigences des plus difficiles. A ces éléments, si l'on ajoute la fidélité du public, de laquelle on ne saurait douter, on peut, sans hésitation, prédire une brillante saison.

Kursaal. — Au Kursaal, c'est l'opérette. La saison débutera le vendredi 10 octobre. Le nouveau directeur, M. Wolff-Petitmange dont on a de même pu apprécier, l'an dernier, l'excellente direction, a composé une troupe dont on dit beaucoup de bien. Mme Mary Petitdemange, l'artiste aimée des Lausannois, y occupera le premier rang. Les chœurs et l'orchestre ont été l'objet de soins particuliers, ainsi que le répertoire.

LAUSANNE — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS
Successeurs : H. Jordan, J. Blanc-Piguet, L. Noverraz.